



Un cas idéal-typique de passivité ? La théorie des raisonnements inconscients de Wilhelm Wundt

Par RONAN DE CALAN

Université Paris 1 – Archives Husserl

Il peut sembler de mauvaise méthode et même de mauvais augure pour la recherche en général de voir un article de plus limiter son propos à la justification du choix, heureux ou malheureux, de son titre. Au risque de décevoir et de perdre les premiers lecteurs, ce pourrait bien être le cas ici : sont mis en relation et même dans une relation privilégiée, celle de types-idéaux distincts de la réalité empirique fluctuante, les concepts de passivité et d'inconscient (en tous les cas de raisonnement inconscient, soit une place très particulière accordée à l'inconscient, comme on va le voir). Or, s'il est sûr que ces concepts ne se recouvrent pas, il n'est pas du tout certain qu'ils *se recourent même* a priori. Les lignes qui suivent seront donc consacrées à la jonction possible d'un concept de passivité et d'un concept d'inconscient, jonction qui trouve peut-être sa meilleure occasion dans la psychophysiologie de Wilhelm Wundt. Mais pour qui s'est penché un peu sur ces questions, l'entreprise semble plutôt désespérée.

Le premier obstacle, de taille, est le suivant : si l'on entend par passivité l'ensemble des activités pré-réflexives de la conscience, il se pourrait fort que la catégorie de la passivité telle qu'elle est élaborée en site empiriste au XIX^e siècle ne recoupe *a priori* aucun concept d'inconscient, pour la simple raison qu'elle apparaîtrait dans le cadre de psychologies génétiques qui sont aussi à l'origine des psychologies de la conscience — pensons seulement à Locke mais surtout à Condillac qui en ont fixé très tôt les cadres principaux¹. Dans cette hypothèse, qui aurait le mérite d'établir un lien entre l'empirisme

¹ Sur ce point, on ne peut que renvoyer à la magistrale interprétation d'André Charrak, *Empirisme et théorie de la connaissance. Réflexion et fondement des sciences au XVIII^e siècle*, Vrin, 2010.

génétique du XVIII^e siècle et la psychologie du XIX^e siècle, la conscience serait donc une présupposition de ces psychologies ; en revanche, ces dernières revêtraient un caractère génétique car elles ne poseraient pas la conscience de soi ou la réflexion comme une condition de possibilité de la connaissance, comme chez Kant, mais établiraient au contraire que cette conscience de soi a une genèse dans le développement psychique, dans l'histoire de l'esprit. Il n'y aurait donc pas seulement absence de recouvrement, mais absence de tout recouvrement possible du concept de passivité et de celui d'inconscient dans un tel cadre.

Le second obstacle est plus local en réalité. S'il paraît déjà difficile d'intégrer un concept d'inconscient dans une psychologie génétique d'où procède le concept de passivité, pour la raison simple que ces psychologies sont à l'origine des psychologies de la conscience, la psychophysologie de Wundt n'est de toute façon pas la mieux placée pour leur venir en aide puisqu'elle n'est pas une psychologie génétique : elle n'appartient tout simplement pas à cette tradition.

Pourquoi ce recouvrement entre passivité et inconscient a-t-il néanmoins un sens théorique et historique ? D'abord, du point de vue historique, parce qu'une tradition psychologique peut emprunter ses armes à une autre, et elle le doit même lorsqu'il s'agit d'intégrer pour elle des découvertes qui n'ont pas été faites en son sein. Ensuite, du point de vue théorique, parce que la passivité comporte nécessairement la négation d'une dimension de la conscience, précisément ce qu'on appelle la conscience de soi, et que l'inconscient dont il va s'agir ici procède essentiellement *de cette négation-là*. Peut-être s'agit-il là d'une limite, si l'on prend la peine de le comparer au concept freudien d'inconscient — mais ce ne sera pas notre propos ici.

Le concept d'inconscient auquel on a affaire chez Wundt est effectivement un concept *d'inconscient cognitif* qui recoupe pour une large part l'idée d'une absence de *conscience de soi* de l'acte psychique, autrement dit l'idée d'une conscience pré-réflexive telle qu'elle est défendue par les psychologies génétiques, mais lui ajoute deux dimensions que ne possède pas le concept de conscience pré-réflexive : 1/ une articulation du physique au psychique tout à fait inédite, développée dans le cadre d'une nouvelle science, la psychophysique de Fechner, 2/ une loi de continuité dans le psychique, qui permet de donner un contenu satisfaisant aux hypothèses génétiques tout en corrigeant ladite psychophysique.

Aussi nous est-il d'emblée possible de résumer notre propos en partant de la question et des réponses suivantes : pourquoi la psychologie génétique qui provient largement d'une critique des théories de la réflexion, et est donc

à l'origine d'un concept fort de passivité, est-elle bien susceptible d'endosser le concept wundtien d'inconscient ?

1/ Parce que c'est le seul concept qui fasse place à une science émergente qui aura un rôle déterminant pour la psychologie génétique, à savoir la psychophysique, science qui pense d'une nouvelle manière le lien du physique au psychique, non plus comme *vinculum substantiale*, mais comme rapport fonctionnel ou de dépendance réciproque entre deux ordres de phénomènes.

2/ Parce que ce concept permettra en outre de surmonter les lacunes de la psychophysique elle-même en proposant une loi de continuité de la vie physique à la vie psychique, loi répercutée à l'intérieur même de la vie psychique, qui fait alors de la différence entre inconscient et conscient *une simple différence de degré*.

3/ Enfin et surtout, parce que cette loi de continuité donne une justification à des présupposés qui sont ceux de la psychologie génétique elle-même, à savoir *un recouvrement partiel de la psychologie par la théorie de la connaissance et par la logique* : la problématique de la passivité reste dans ce cadre structurée par la théorie de la connaissance, et par une conception *logique* du fonctionnement psychique. La question étant de savoir si l'on peut penser des activités pré-réflexives sans qu'elles soient tout à fait étrangères à ce qu'on entend en général par activité de conscience, qu'on renvoie à la sphère de la réflexion ; on y répond en avançant que ces activités non conscientes d'elles-mêmes sont normées par une certaine conception de la pensée qui est largement une conception *logique*. Il y a des règles que la pensée respecte, qu'elle soit ou non consciente d'elle-même : ce sont les règles de la logique, et l'on n'a pas besoin de présupposer la réflexion pour accéder à ces règles.

Le concept d'inconscient cognitif d'un Wundt constitue l'accomplissement de cette conception logique du fonctionnement du psychique ou de la pensée : la pensée, pour Wundt, est une machine à faire des syllogismes milliens, plus ou moins consciemment, c'est une machine à faire des raisonnements tirés du *System of Logic* de Mill, que l'on ait ou non conscience de faire ces raisonnements. Les psychologies génétiques endossent donc l'inconscient wundtien pour la simple raison qu'il accomplit leur tendance fondamentale à se penser dans le cadre d'une théorie de la connaissance et, peut-être, leur impossibilité d'en sortir. Il est inutile d'ajouter que l'inconscient freudien est très largement étranger à cette problématique, ce qui fera sa grande nouveauté et sa « charge » révolutionnaire, faisant exploser les cadres de la psychologie comme science.

Quelle passivité ? Quel inconscient ? Un détour par les lexiques

Quel concept de passivité rencontre-t-on après les empiristes du XVIII^e siècle ? Et quel concept d'inconscient rencontre-t-on en psychologie avant Freud ? Pour répondre à ces questions et peut-être déterminer le lieu de la jonction entre ces concepts, le mieux, je crois, est de se tourner vers les témoignages trop souvent négligés qui sont ceux des lexiques techniques : lexiques de psychologie mais aussi bien lexiques de philosophie, puisque la psychologie, contrairement à la psychiatrie qui est discipline médicale, naît dans le contexte disciplinaire et doctrinal qui est celui de la philosophie empiriste.

On peut brièvement dégager un triple intérêt de la lexicographie philosophique ou plus généralement conceptuelle : 1/ à travers un lexique philosophique ou psychologique, on se réfère déjà aux concepts et non simplement aux mots ; 2/ un dictionnaire technique constitue une référence historique à des systèmes de pensée eux-mêmes en évolution, ou un tableau synchronique ou diachronique d'un état du champ, à quelques années ou décennies d'intervalle ; 3/ Une notice de dictionnaire se perçoit toujours comme la reprise, la rectification ou la réfutation d'une notice antérieure : elle permet donc de mieux localiser dans l'histoire les points d'affrontement.

Or, si l'on se tourne vers les lexiques du début du XX^e siècle, on peut constater que ce ne sont pas les français qui sont en première ligne dans la production de ce genre, comme c'était le cas au milieu du XVIII^e siècle avec l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, mais surtout les anglais et les allemands. Pour les français, on connaît surtout le *Vocabulaire philosophique* d'Edmond Goblots paru en 1901 qui sera supplanté par le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande, le fameux Lalande, paru en 1927¹. Mais ces vocabulaires ne sont rien, ou bien peu de chose, si on les compare aux institutions que sont, d'une part, le *Dictionary of philosophy and psychology* de James Mark Baldwin, dans sa version de 1901-1902 : et le *Wörterbuch der philosophischen Begriffe* de Rudolf Eisler dans sa seconde édition de 1904².

¹ Edmond Goblots, *Le vocabulaire philosophique*, Paris : A. Colin, 1901 ; André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, revu par MM. les membres et correspondants de la Société française de philosophie et publié, avec leurs corrections et observations par André Lalande, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, secrétaire général de la Société. Ouvrage couronné par l'Académie française, Paris : Félix Alcan, 1926.

² J. M. Baldwin (ed.), *Dictionary of philosophy and psychology ... giving a terminology in English, French, German and Italian....written by many hands*, New

Le titre complet du dictionnaire de Baldwin est le suivant : *A dictionary of philosophy and psychology including many of the principal conceptions of ethics, logic, aesthetics, philosophy of religion, mental pathology, anthropology, biology, neurology, physiology, economics, political and social philosophy, philology, physical science and education, and giving a terminology in German, French, Italian, written by many hands and edited by J. M. Baldwin*. Parmi ces *many hands*, on rencontre tout de même, par exemple, Dewey, James, Pierce, Moore, ou encore Janet pour la psychologie française et pour ne citer qu'eux. C'est un dictionnaire incontournable pour qui travaille en histoire des sciences de manière générale, mais plus précisément en histoire de la philosophie des sciences et de la psychologie de la fin du XIX^e et début du XX^e siècle.

Pour le *Wörterbuch der philosophischen Begriffe und Ausdrücke* (*le dictionnaire des concepts et expressions philosophiques*), il s'agit d'un dictionnaire encyclopédique en trois volumes rédigé par le seul Rudolf Eisler à partir de l'année 1898, mais qui a constitué le patron d'une véritable encyclopédie, la plus importante pour le domaine philosophique, encore aujourd'hui, puisque le philosophe Joachim Ritter s'est emparé du premier travail d'Eisler pour, avec l'appoint d'une équipe assez importante, lancer la rédaction de *l'Historisches Wörterbuch der Philosophie*, qui compte tout de même douze volumes aujourd'hui¹.

Ces deux dictionnaires, dans les éditions citées, contiennent chacun des notices consacrées à nos concepts, sur lesquels on peut se pencher à présent.

Commençons par le concept le plus ancien, celui de passivité. Dans le *Dictionary* de Baldwin, on rencontre deux notices consacrées au concept de passion: la première, sous le titre « *Passion and Passive* », se penche sur la catégorie de la relation chez Aristote : le fait d'être mû, d'être agi, d'être affecté, de recevoir. Cette courte notice qui s'appuie essentiellement sur le commentaire de Trendelenburg aux catégories d'Aristote conclut à la disparition de ce concept de passion qui était trop enraciné dans une théorie

York : Macmillan, 1901-1902 ; Rudolf Eisler, *Wörterbuch der philosophischen Begriffe und Ausdrücke quellenmässig bearbeitet von Dr. Rudolf Eisler*, Berlin : E. S. Mittler und Sohn, 1904. 2te Auflage.

¹ J. Ritter et K. Gründer (eds.), *Historisches Wörterbuch der Philosophie : völlig Neubearb. Ausg. des "Wörterbuchs der philosophischen Begriffe" von Rudolf Eisler*; unter Verantwortung der Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz – Basel – Stuttgart : Schwabe, 1971-2007.

générale de la substance¹. La seconde notice, « Passion », définit elle la passion dans le cadre de la sphère *affective*, en insistant au contraire sur la survivance du lexique dans ce contexte précis². On conserve donc dans le dictionnaire les deux dimensions originaires du concept de passion, qui soit définit une relation fondamentale qui s'est perdue au profit sans doute d'autres relations physiques ou psychiques mieux fondées (la relation mécanique du choc, ou la relations psychophysiologique de l'excitation, par exemple), soit définit une sphère particulière de la vie psychique, celle des émotions et sentiments, les « mouvements de l'âme » comme on les désigne métaphoriquement, et qu'on a conservée. Or, aucun de ces concepts de passion ne recouvre le concept de passivité que nous recherchons.

Le *Wörterbuch* d'Eisler contient en revanche un courte notice sur le concept de Passiv où apparaît la notion de passivité, rapportée à des études récentes de psychologie. Eisler écrit :

La passivité est définie par nombre d'auteurs comme la propriété de la matière. La passivité de la conscience n'est que relative, elle n'est certes pas spontanée, mais *réactivité*. Voir Immanuel Hermann FICHTE (*Psychologie, Die Lehre vom bewussten Geiste des Menschen, oder Entwicklungsgeschichte des Bewusstseins* [Psychologie, la théorie de l'esprit conscient de l'homme, ou l'histoire du développement de la conscience] II, 6, 1864-1873), Harald HÖFFDING (*Psychologie im Umrissen auf Grundlage der Erfahrung* [Esquisse de psychologie fondée sur l'expérience] 2, S. 154), Friedrich JODL (*Lehrbuch der Psychologie* [Manuel de psychologie] S. 105), Wilhelm WUNDT, Eduard HARTMANN. Comparer avec Réceptivité³.

Ce qui importe pour nous, c'est évidemment de voir dans quel contexte la notion de passivité apparaît : ici, très clairement pour Eisler, en psychologie. À ce titre, les auteurs cités par Eisler, au premier chef, Immanuel Hermann Fichte (le fils du philosophe Johann Gottlob Fichte), Harald Höffding et Friedrich Jodl, puis Wundt et Hartmann seulement évoqués, sont de précieuses sources d'information. Pour les trois premiers, à propos desquels Eisler nous donne d'ailleurs des références textuelles, le concept de passivité intervient dans le cadre d'une fondation d'une psychologie empirique et même d'une psychologie génétique. Pour les deux derniers de cette liste, Höffding et Jodl, dans le cadre d'une psychologie qui mobilise massivement le concept d'inconscient.

¹ Baldwin, *Dictionary*, t. 2, p. 267.

² *Ibid.*

³ Eisler, *Wörterbuch*, *op. cit.*, art. « Passiv », t. 2, p. 986.

Si l'on s'empare d'abord de Fichte, qui représente ici les psychologies génétiques dans leur filiation classique, il s'agit d'accorder *via* le concept de passivité, une place à des prestations de la conscience qui ne sont pas accompagnées de conscience de soi, et de produire surtout une genèse de la réflexion, pour donner tort à Kant qui niait la possibilité de la psychologie comme science, et raison aux empirismes de la genèse du XVIII^e siècle. L'on peut ainsi résumer l'argument de Fichte : non, la réflexion n'est pas présupposée comme condition de possibilité de la connaissance dans toutes les actes de conscience, c'est une donnée tardive qui bouleverse évidemment tout le champ de la vie psychique puisqu'elle affecte en retour les données les plus immédiates, antérieure et pré-réflexives, de la conscience. Autrement dit, il y a une rétroactivité de la réflexion sur la vie psychique élémentaire, qui n'élimine toutefois pas la première phase, pré-réflexive, de développement de la conscience. Il y a donc bien une certaine passivité de la conscience qui n'est pas passivité pure (concept impossible en psychologie pour tous les auteurs concernés), mais réceptivité, qui précède la formation de la conscience de soi, et est liée aux formes d'expérience les plus originaires, notamment la perception sensible. L'expérience s'enrichit par accumulation tout d'abord, puis elle se dote d'une syntaxe, d'un principe d'articulation qui conduit à la détermination de l'objet et du soi. Il y a donc une logique sous-jacente à l'accession même à la conscience de soi. Ce que désigne donc la passivité chez Fichte, c'est *l'ensemble des activités pré-réflexives de la conscience*. On est là très proche du concept que nous recherchons. À ce titre, Fichte conteste qu'on puisse parler au sens strict de passivité absolue du sujet psychique, voire même d'engendrement de la conscience elle-même dans l'expérience. Non, la conscience est bien toujours présupposée comme une donnée inéliminable qui réfute la thèse d'une stricte passivité qui ne s'applique qu'à la matière : en revanche, elle est passive avant d'accéder à la conscience de soi qui suppose une certaine sédimentation des expériences.

Si l'on considère ensuite Höffding et Jodl, on peut voir que le discours sur la conscience a changé. Je cite par exemple Höffding, au chapitre 3 de son *Esquisse* :

Tant que nous maintenons fermement que nous ne connaissons l'âme que par ses manifestations conscientes, le domaine de la vie psychique demeure assez restreint. Tous les processus nerveux ne sont pas de telle nature que nous soyons fondés à leur attribuer la conscience, et même ceux pour lesquels c'est le cas peuvent également se produire sans conscience, quand leur intensité n'est pas suffisamment grande. Ainsi, une excitation nerveuse peut agir sur le

système nerveux sans qu'il se produise de sensation ; celle-ci n'a lieu que si l'excitation a une certaine intensité. Le processus nerveux, au contraire, doit apparaître déjà dans les degrés inférieurs de l'excitation, en sorte qu'il a déjà acquis une certaine force, quand la sensation franchit le seuil de la conscience.

Supposons, par exemple, qu'un certain degré de force du processus nerveux, que nous appellerons *x*, soit juste suffisant pour que lui corresponde une sensation à peine perceptible que nous nommerons *y*. Nous nous trouvons alors en face d'un rapport d'une nature particulière ; tandis que, du côté physique, les degrés de force décroissent d'une manière continue à partir de *x*, le côté psychologique reste vide et cesse subitement à *y*. Cette relation se pose ainsi, de quelque conception fondamentale que nous partions, en ce qui concerne le rapport de l'âme et du corps. Or, est-il vraisemblable qu'il se produise, à un certain degré de l'échelle, quelque chose qui n'existerait en aucune façon aux degrés inférieurs ? Si d'une part, la série est continue, ne devrait-elle pas, dès lors, l'être aussi de l'autre ? Nous n'avons en effet, aucune raison d'admettre, quelque part dans la nature, des sauts ou des lacunes, à tout le moins les progrès de la connaissance consistent-ils, avant tout, à remplir les espaces intermédiaires et à fermer les hiatus¹.

Quel est l'intérêt d'un tel discours, ici ? La psychologie génétique de Höffding se dote de l'outil psychophysique, qu'elle exprime au moyen d'une thèse de continuité qu'on ne trouve pas telle quelle dans la psychophysique : elle l'emprunte, comme on verra, à la psychophysiologie de Wundt. La conséquence est la suivante : Höffding forge alors une théorie de l'inconscient qui n'introduit vis à vis de la conscience qu'une différence de degré.

Concluons sur cette première série de notices : La passivité se constitue dans le cadre de ces psychologies de la conscience (et non de l'inconscient), pour désigner, en adoptant un point de vue génétique, l'ensemble des activités pré-réflexives, qui précède l'accès à la conscience de soi ou à la réflexion. Toutefois, un concept d'inconscient lui est associé qui permet à l'hypothèse génétique de s'articuler à la psychophysique, et repose essentiellement sur une loi de continuité : continuité physique, continuité psychophysique, et enfin continuité psychique de l'inconscient au conscient qui valide donc une partie de l'hypothèse génétique. À ce propos, il nous faut noter au moins deux choses : 1/ Wundt est très vraisemblablement l'une des origines de ce déplacement, si l'on en croit aussi bien la notice d'Eisler que

¹ A. Höffding, *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience, Édition française, rédigée conformément à la 4e édition danoise, par Léon Poitevin,...* Préface de M. le Dr Pierre Janet, Paris : F. Alcan, 1900, ch. 3, p. 95-96.

les références d'Höfdding ; 2/ l'activité pré-réflexive de la conscience qu'on appelle passivité n'est pas indéterminée, elle est essentiellement normée par des *règles* qui sont celles de la *logique* : c'est la raison pour laquelle on peut donc parler d'un jugement de perception, voire même d'une inférence perceptive, sans supposer la conscience de soi. C'est en un sens la théorie de la connaissance qui va donner un contenu à cette psychologie pré-réflexive — et c'est en cela à mon avis qu'on est très loin d'une théorie freudienne de l'inconscient. En effet, ces psychologies génétiques sont des psychologies de l'organisation de la conscience.

Passons à présent au concept d'inconscient dans ces deux dictionnaires. Pour le dictionnaire de Baldwin, on trouve deux notices consacrées au concept d'*unconscious* : la première, assez longue, une demi page (ce sont des pages sur double colonne, comme l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert) est rédigée par Edward Bradford Titchener, un psychologue britannique important, disciple de Wundt. La seconde, plus brève, un paragraphe, est rédigée par J. M. Baldwin lui-même¹. Pourquoi deux notices ? Parce que inconscient est pris dans la première comme adjectif qualificatif, et dans la seconde comme substantif, il s'agit de l'inconscient avec une majuscule. Mais surtout (et c'est là l'explication véritable) parce que dans un cas il s'agit de cerner un vocabulaire propre à la psychologie, et spécialement la psychologie du XIX^e siècle, alors que dans l'autre on traite d'un concept métaphysique d'inconscient. Précisons enfin que l'un et l'autre concept sont pré-freudiens, antérieurs aux distinctions produites par Freud qui ne se sont pas encore prises en compte dans les lexiques du début du siècle.

La première notice, celle qui traite de l'adjectif « inconscient », donne d'abord les équivalents en langue étrangère, précieux pour nous : c'est l'allemand qui est cité tout d'abord « *unbewusst* », puis le français « inconscient », et l'italien « *inconscio* », « *incosciente* ». Trois sens sont donnés à l'inconscient.

1/ Le premier est général : inconscient désigne ce qui est non conscient, non mental, non possédé par l'esprit ou la conscience. Dans ce contexte, « inconscient » est utilisé par les psychologues pour désigner les états corporels dans lesquels ou durant lesquels la conscience fait défaut « *bodily states in or during which consciousness lapses* ». James, l'auteur des *Principles of Psychology*, est alors cité, qui parle du sommeil, du coma, de l'évanouissement, de l'épilepsie ou d'autres états inconscients. Dans ce premier sens du concept, le privatif est à prendre au sens strict, au sens

¹ J.M. Baldwin, *Dictionary*, t. 2, pp. 724-725.

propre : est appelé inconscient un certain état du corps d'où la conscience est exclue. Autrement dit c'est un inconscient lié au physiologique. Un certain état du corps exclut la conscience.

2/ Le second sens nous fait rentrer un peu dans notre propos : le terme nous dit Titchener, est parfois utilisé en psychologie expérimentale, pour caractériser des processus psychophysiques (c'est-à-dire corticaux, qui correspondent donc bien à des excitations physiologiques transmises au cerveau) auxquels, pour différentes raisons, manque un corrélat conscient normal.

L'usage d'un tel concept, poursuit Titchener, est mal défini. Mais les exemples qu'il cite montre qu'il s'agit en réalité de seuils différentiels, et en particuliers de seuils *différentiels de perception*. Le premier exemple concerne la douleur : un enseignant monte sur l'estrade avec une névralgie assez sévère. Il oublie la douleur dans l'excitation que provoque son sujet chez lui ; mais la névralgie revient dès qu'il conclut sa communication. Autrement dit, l'enseignant n'a pas conscience de son mal lorsqu'il est dans un effort intellectuel intense comme celui qui consiste à donner un cours sur un sujet qui le passionne. Il oublie son mal signifie ici : l'état psychophysique est toujours présent, mais il est négligé par la conscience. Le deuxième et le troisième exemples sont plus parlants encore : toutes les composantes d'un son (les harmoniques par exemples, qui sont des multiples entiers de la fréquence la plus basse d'un son) mais pas seulement, participent à la composition du son comme totalité, autrement dit : un son est toujours un ensemble complexe ; et la somme des sons partiels forme l'objet sonore. Mais précisément ces composants du son ne sont pas perçus pour eux mêmes, ils sont fusionnés dans l'attention qui n'est orientée que vers le tout que forme ce qu'on appelle un son. Autrement dit, dans un son perçu, il y a des composantes inconscientes, alors même qu'elles sont des parties constitutives du son perçu. Troisième exemple : il s'agit d'une référence immédiate à la psychophysique de Fechner, qui nous intéressera tout à l'heure : on fait résonner un diapason et on le colle à l'oreille de l'auditeur jusqu'à ce que le son du diapason ait entièrement cessé ; on le retire, le silence apparaît plus profond qu'auparavant ; on rapproche à nouveau le diapason : un son très affaibli se fait entendre. Une fois encore, il s'agit de seuil différentiel de sensibilité : dans un contexte particulier, l'attention est ou non portée vers un élément partiel du perçu (qu'il s'agisse de la douleur, de la composante d'un son, ou d'un son faible). Et c'est le défaut d'attention qu'on appelle alors inconscient. Il ne s'agit pas d'absence de conscience au premier sens qu'on a envisagé tout à l'heure, c'est-à-dire au sens où un état corporel donné comme le coma peut être décrit comme un état inconscient, mais d'absence d'attention à une partie de la totalité du vécu de perception.

On voit que ce concept d'inconscient comme état non plus physique mais psychophysique auquel fait défaut une modalité spécifique de la conscience qu'on pourrait appeler par défaut l'attention, est largement associé à la théorie de la perception.

3/ Mais la notice ne s'arrête pas là. On dispose d'un troisième sens de l'inconscient, qui est un sens de l'inconscient cognitif qui semble aller au-delà de la théorie de la perception, tout en se constituant à partir d'elle. Il s'agit, nous dit Titchener, d'un postulat de la psychologie herbartienne, qui a eu un rôle très important dans l'histoire de la psychologie allemande. Cette thèse, c'est une thèse de continuité qui ne peut pas ne pas évoquer la philosophie d'un Leibniz : d'un état conscient à un autre perçu sous une forme relativement discontinue (je suis conscient de ceci, puis de cela), il y a toujours un intervalle, une forme de continuité de la vie psychique qui correspond à des excitations de l'âme ou des excitations *mentales inconscientes*. Cette doctrine, nous dit Titchener, une doctrine de la continuité de la vie psychique, a pu avoir un rôle notamment dans une théorie de la perception comme celle de Helmholtz qui pose que la perception d'un objet consiste toujours dans une forme d'inférence inconsciente. Autrement dit, la constitution de l'objet de la perception à partir des sensations repose sur un raisonnement qui a la particularité d'être inconscient, en vertu d'une loi de continuité qui serait la loi herbartienne. Il nous faudra revenir sur cette détermination, car elle est fondamentale pour comprendre ce qu'on entend par inconscient cognitif. On verra d'ailleurs qu'il faut moins la faire remonter à Helmholtz qu'au fondateur de la psychologie expérimentale, Wilhelm Wundt, le maître de Titchener, précisément.

On trouve dans le *Dictionary* de Baldwin une seconde notice qui traite, elle de l'*Unconscious* avec un grand *U* et précédé d'un *The*. On s'attendrait à découvrir l'instance freudienne par excellence, mais il n'en est rien, du moins en 1902. Il s'agit en réalité d'une référence à un texte qui a suscité une controverse importante à la fin du XIX^e siècle en Allemagne, la *Philosophie de l'inconscient* d'Eduard von Hartmann (*Philosophie des Unbewussten, Versuch einer Weltanschauung*) : l'ouvrage développe une métaphysique largement inspirée de Schopenhauer, selon laquelle l'inconscient est le principe absolu, actif dans toutes choses, la force qui opère aussi bien dans la vie inorganique que dans la vie organique et mentale. Cet inconscient, c'est au fond la volonté schopenhaurienne étendue à toute la nature. Je ne reviens pas sur cette philosophie de l'inconscient : en réalité, elle a pu avoir une influence structurante, y compris sur Freud, mais elle est largement étrangère à notre débat, qui concerne l'inconscient en psychologie avant Freud.

Passons maintenant à la notice du *Wörterbuch* de Eisler dans son édition de 1904¹. Elle est beaucoup plus importante. C'est vraiment une notice encyclopédique cette fois, puisque Eisler consacre au concept d'*unbewusst* ou d'inconscient une dizaine de pages. Une dizaine de pages où pas un élément du concept d'inconscient freudien n'est mentionné, une fois encore. Une dizaine de pages où ce qu'on nous livre, c'est une histoire de la psychologie depuis les reprises empiristes du cogito cartésien. Il y a aussi et surtout un véritable travail de définition du concept d'inconscient, beaucoup plus riche que celui qu'on rencontre dans le *Dictionary* de Baldwin. Une fois encore, l'inconscient est d'abord pris comme un adjectif et non un substantif. Il sera présenté dans une courte notice comme substantif une fois encore en référence à Hartmann (en réalité d'ailleurs la notice du dictionnaire de Baldwin est une reprise de celle du *Wörterbuch* dans sa première édition de 1899).

Le qualificatif d'inconscient est d'abord défini relativement *au sujet comme passivité ou absence d'attention*. Puis il est défini relativement à la physiologie comme un ensemble de processus organiques ou de dispositions qui ne s'accompagnent pas de conscience — on retrouve ici le sens 1 du dictionnaire de Baldwin.

Enfin et surtout « inconscient » est défini comme *inconscient psychique*, aux sens 2 et 3 du dictionnaire Baldwin, de la façon suivante : « la conscience au sens passif » (*Bewusstsein im passiven Sinne*), puis l'ensemble des « vécus psychiques qui ne sont pas aperçus, fixés de façon indépendante, qui se produisent sans perception interne, sans réflexion et sans connaissance, qui ne sont pas aperçus (exemples : des jugements inconscients ou des raisonnements inconscients) »². Avec une telle définition, on a exactement affaire à ce qu'on entend par inconscient cognitif : en réalité la reprise d'un vieux problème, le problème de la réflexion à l'âge classique, et son traitement empiriste comme perception interne.

Comme on l'a vu tout à l'heure, l'une des qualifications de la conscience, au moins depuis Locke, et surtout dans la reprise leibnizienne de Locke, est la perception interne de mes vécus. Je ne suis pas seulement conscient quand mon attention est dirigée vers tel ou tel objet, mais quand cette attention s'accompagne d'une certaine forme de réflexion, ou de conscience de soi. Or l'inconscient psychique désigne bien cette absence de réflexion qui semble pourtant une dimension essentielle de la conscience.

¹ Eisler, *Wörterbuch*, t. 3, pp. 1556-1566.

² *Ibid.*, p. 1556.

Eisler poursuit son travail de définition en mentionnant le sens épistémologique (*erkenntnistheoretisch*) du qualificatif inconscient : tout ce qui ne tombe pas directement sous la conscience connaissante, nous dit-il alors. Le premier commentaire de ce travail de définition est absolument capital pour nous, car il nous permet de cerner la dimension propre qui est celle de cet inconscient cognitif, en ramassant les principaux éléments : notamment la jonction des attendus d'une psychologie et de ceux d'une théorie de la connaissance.

Citons cette fois Eisler *in extenso* :

L'inconscient psychique est le degré le plus bas, le « différentiel » de la conscience, il n'est rien d'absolument dépourvu de conscience (*nichts absolut bewusstloses*), car le psychique et le conscient au sens large sont des concepts interchangeable. Toutefois, il faut distinguer de façon tranchée entre la conscience comme pure fonction (conscience fonctionnelle) et la conscience comme savoir (*als Wissen*), c'est-à-dire comme conscience connue, aperçue, jugée (ou comme conscience de soi). Le vécu (psychique) est primaire : en revanche le savoir d'un vécu comme tel, l'attention portée vers ce vécu, la connaissance de la relation claire à un Je et l'aperception de ses moments et relations aux autres vécus, ceci est d'ordre secondaire. Dans cette mesure, une grande partie de la vie de l'âme est inconsciente, à commencer par les sensations organiques et les excitations corporelles, qui forment l'arrière plan relativement inconscient de la vie de l'âme et qui produisent la causalité psychique¹.

On a là, à l'état presque chimiquement pur, la doctrine de l'inconscient psychique avant Freud : à savoir 1/ une doctrine selon laquelle inconscient et conscient ne sont que des différences de degré tout d'abord (l'inconscient est le différentiel de la conscience et le différentiel doit être ici pensé au sens mathématique comme ce qui procède par différence infiniment petite) ; 2/ une doctrine donc selon laquelle les mécanismes de l'inconscient et de la conscience sont les mêmes. Ce sont essentiellement, comme on va le voir, des mécanismes de connaissance, et plus spécifiquement comme on le verra des mécanismes logiques : j'entends par là que la conscience fonctionnelle est une conscience assujettie aux règles qui sont celles de la pensée en général, qui sont pour ces psychologues des règles de la logique — en quoi cette psychologie là, appelée psychologie expérimentale, est encore largement fondée sur une logique de l'esprit, liée aux enjeux principaux qui sont ceux de la théorie de la connaissance ; 3/ en revanche que la ligne de partage

¹ *Ibid.*, p. 1557.

entre conscient et inconscient recouvre largement celle qui opposait les empiristes au XVIII^e siècle sur le statut de la réflexion : est-ce que tout acte psychique est ou non accompagné de réflexion ou de perception de lui-même ? C'est une problématique de théorie de la connaissance qui est transportée dans le domaine de la psychologie.

Si l'on s'en tenait à ce qui vient d'être dit, à savoir notre troisième point, au fond, on pourrait se contenter de rejouer ici un dialogue entre Locke et Leibniz sur le statut de la réflexion (ou plutôt, à suivre André Charrak, un dialogue entre Condillac et Leibniz) : à savoir « un phénomène psychique est-il ou non nécessairement accompagné de la conscience de soi ? », Locke (Condillac) tendant vers la négative, Leibniz tendant vers la réponse positive cette fois mais proposant une loi de continuité en fonction de laquelle la conscience de soi peut-être confuse dans les parties infiniment petites du percevoir (c'est la théorie des petites perceptions). Mais, ce qui fait de ce dialogue sur l'inconscient psychique un dialogue moderne, c'est qu'il est réengagé dans un contexte particulier qui est celui de l'émergence d'une science prétendant livrer une mesure des rapports du physique au psychique, à savoir *la psychophysique*. Au fond, l'inconscient psychique qu'on appelle ici au sens large l'inconscient cognitif émerge dans le cadre d'une réactivation des problématiques classiques de l'empirisme qui sont celles de la réflexion ou conscience de soi, au contact d'une discipline nouvelle, qui apparaît dans les années 1860 en Allemagne. C'est même de la résolution de certaines apories du modèle psychophysique que procède une des versions les plus riches de cet inconscient cognitif pour la psychologie, celle de Wilhelm Wundt.

Qu'est-ce que la psychophysique ?

Qu'est-ce que la psychophysique tout d'abord ? Et ensuite, quelles sont ses lacunes ? Cette discipline nouvelle pose en fait, avec une apparente radicalité, un problème de théorie de la connaissance tout à fait déterminant à l'époque — pour tout dire, moderne — problème qu'elle résout avec les instruments de la science la plus classique qui soit : comment rendre compte positivement, c'est-à-dire avec une exactitude mathématique, de la *phénoménalité*, c'est-à-dire pour le dire plus simplement, du percevoir ? Comment soumettre l'apparaître lui-même à la *mesure* ? Son cadre est clairement celui de la physico-mathématique.

Les termes mêmes de la question sont éminemment modernes et il suffit de tourner quelques pages des *Elemente* pour s'en apercevoir. Fechner

ne se contente pas de définir la psychophysique comme « une théorie exacte des relations fonctionnelles ou de dépendance [*funktionellen oder Abhängigkeitsbeziehungen*] entre le corps et l'âme, plus généralement entre le monde corporel et le monde spirituel, le monde physique et le monde psychique »¹. Il insiste très clairement sur les implications anti-métaphysiques de son propos : le concept de fonction est opposé chez lui au paradigme de la substance ou de l'essence — le lexique cartésien de la *res cogitans* et la *res extensa* — opposition qui rattache la psychophysique à une révolution théorique entamée au siècle précédent dans le domaine des sciences de la nature, dont Cassirer a fait en 1910, dans *Substanzbegriff und Funktionsbegriff*, une brillante chronique². En second lieu et corrélativement, la recherche mathématique des lois est substituée à la recherche métaphysique des *causes* : plus précisément, Fechner délaisse les causes ultimes des phénomènes, celles qui passeraient du physique au psychique ou inversement, pour leur préférer un *calcul des effets*, autrement dit un rapport mathématique, un *ratio*, une proportion énoncée dans une loi. Mais c'est très certainement en précisant la dimension phénoménale de son objet que Fechner surprend le plus :

Toutes les discussions et les enquêtes de la psychophysique se rapportent simplement en général à la dimension phénoménale [*die Erscheinungsseite*] du monde corporel et du monde spirituel, à ce qui *soit* apparaît immédiatement dans la perception interne ou externe, *soit* est déductible de ce qui apparaît, *soit* encore peut être compris comme une relation, une catégorie, une continuité, une suite, une loi de l'apparaître ; plus simplement, au physique au sens de la physique et de la chimie, au psychique au sens des théories expérimentales de l'âme, sans qu'il soit nécessaire de régresser de quelque manière que ce soit à l'essence du corps ou à celle de l'âme au sens de la métaphysique, en deçà du monde des phénomènes [*Erscheinungswelt*]³.

Fechner occupe par conséquent, dans la formulation du problème psychophysique, un point de vue clairement post-kantien sur un objet traditionnel de la métaphysique, incontournable depuis Descartes. Au problème ancien et

¹ Fechner, *Elemente der Psychophysik*, Leipzig, p. 8.

² Cassirer, *Substanzbegriff und Funktionsbegriff*, 1910, traduction française de Pierre Caussat, *Substance et Fonction*, édition de Minit, 1977. Voir encore Fechner, *Elemente*, op. cit., p. 9 : « Sans faire retour sur les attendus métaphysiques de cette querelle, qui se rapportent plutôt à ce qu'on appelle l'essence qu'au phénomène, la psychophysique essaie de déterminer aussi précisément que possible les relations fonctionnelles effectives entre le domaine phénoménal du corps et de l'âme. »

³ Fechner, *Elemente*, p. 8.

insoluble de l'union de l'âme et du corps, il substitue celui, moderne, de la description mathématique des interactions ou de la dépendance réciproque entre phénomènes physiques et phénomènes psychiques, saisis respectivement dans la perception externe et dans la perception interne.

Reste à savoir à quel post-kantisme on a affaire, ce qui ne peut être démêlé qu'en détaillant le programme de la psychophysique. Plus précisément, en observant :

1/ Comment l'on décrit l'apparaître, la phénoménalité, et plus spécialement : comment l'on décrit les phénomènes psychiques en tant que tels, puisque c'est d'eux et de leur lien avec les phénomènes physiques qu'ils s'agit lorsqu'on parle de phénoménalité.

2/ Comment l'on traite des soubassements *physiologiques* de ces phénomènes psychiques. En effet, dans le terme « psychophysique », on agglutine les termes psychologie et physique, mais l'on ne trouve nulle trace de la physiologie. Or, à la fin du XIX^e siècle, la physiologie est l'enjeu principal de toute la psychologie génétique, celle qui enquête sur la genèse des facultés.

3/ Comment l'on mesure ces phénomènes psychiques, autrement dit comment l'on mathématise la psychologie elle-même.

Sur ces trois points, les réponses proposées sont assez inactuelles, pour ne pas dire désuètes :

1/ Fechner ne traite pas de tous les phénomènes psychiques mais essentiellement des phénomènes primaires, les plus élémentaires qui soient, dans la tradition de la philosophie empiriste : à savoir, *les sensations*. Du terme même de « sensation », Fechner nous dit simplement qu'il l'emprunte à un lexique usuel, « au sens habituel », mais la description qu'il donne des divers types d'impressions sensorielles, dans sa référence massive à l'œuvre principale de son inspirateur, *Der Tastsinn und das Gemeingefühl* d'Ernst Heinrich Weber¹, semble un simple réaménagement du dispositif empiriste traditionnel : *la sensation est un vécu élémentaire, atomique, de la conscience, qui constitue par ailleurs une voie d'accès aux objets du monde*. Autrement dit, son concept de sensation est, comme dans la tradition, écartelé entre une analyse des vécus et une théorie de la constitution de l'objectivité.

2/ Fechner prononce par ailleurs en matière de physiologie un *ignoramus* qui semble fort coûteux. La psychophysique élude en effet toute une série d'hypothèses physiologiques cruciales qui sont à la même époque formulées par nombre de médecins et de psychologues. Les hypothèses

¹ Ernst Heinrich Weber, *Der Tastsinn und das Gemeingefühl*, Braunschweig, 1851.

délaissées par Fechner portent sur l'origine et la nature physique de l'excitation nerveuse pour les différents organes sensoriels, sur la propagation ou la diffusion de l'influx nerveux, sur son effet neuronal, sur le rapport enfin des activités du cerveau aux phénomènes perceptifs conscients. Certaines de ces hypothèses sont encore invérifiables à l'époque. Mais elles sont en tant que telles scientifiquement énonçables, et leur vérification certes plus tardive, est seule en mesure d'accorder ou de refuser un contenu moderne au concept de *sensation*, à laquelle la psychophysique limite son examen de la phénoménalité.

Cette mise à l'écart de la physiologie est particulièrement patente dans le double programme dressé par Fechner, la distinction entre une psychophysique externe consacré au rapport des phénomènes physiques aux phénomènes psychiques, et la psychophysique interne, qui tenterait d'articuler les phénomènes physiologiques et non plus physiques, aux phénomènes psychiques, avec lesquels ils sont dans un rapport immédiat :

Conformément à la nature des choses, la psychophysique se divise en interne et externe, selon qu'est prise en compte la relation du spirituel au monde corporel externe ou au monde corporel interne — avec lequel le spirituel est dans une relation plus directe ; ou encore, en une théorie des relations fonctionnelles médiates et immédiates entre l'âme et le corps. [...]

Apparentée à la psychologie et à la physique par son nom, la psychophysique doit d'un côté s'appuyer sur la psychologie et, d'un autre côté, elle s'engage à lui procurer des soubassements mathématiques. À la physique, la psychophysique externe emprunte moyens et méthode ; la psychophysique interne s'appuie plutôt sur la physiologie et l'anatomie, en particulier du système nerveux, et présuppose une certaine familiarité avec ces disciplines. Malheureusement, on ne peut tirer profit pour la psychophysique interne des recherches si laborieuses, si exactes et de si grand prix réalisées dans ce domaine par les temps modernes ; profit qui sera incontestablement tiré lorsque ces recherches et d'autres, conduites à partir d'un autre point de départ et sur lesquelles cet écrit s'appuie, seront parvenues à un point de jonction où elles se verront en état de s'enrichir réciproquement. Que ce n'est que peu le cas encore, en témoigne l'état d'inachèvement dans lequel se trouve notre théorie¹.

Aussi Fechner n'étend-il les prérogatives de la *mathesis* à la psychologie qu'en escamotant un certain nombre de problème physiologiques cruciaux et en recentrant sa discipline sur la mesure des sensations dans leur rapport aux

¹ Fechner, *op. cit.*, p. 11-12.

phénomènes physiques. Ce double coup de force — la mise à l'écart du physiologique et le glissement de la phénoménalité à la sensation — scelle déjà le retour de la psychophysique dans le giron de la science classique.

3/ Mais de quelle *mathématisation* s'agit-il enfin ? Fechner postule une relation *logarithmique* entre le processus physique à l'origine de l'excitation physiologique et la sensation, relation dont il va rechercher d'emblée les preuves expérimentales aux moyens de méthodes toutes très ingénieuses — méthodes des erreurs moyennes, des plus petites différences perceptibles, etc. Il postule plus exactement que l'intensité de la sensation est égale au logarithme de l'excitation correspondante, autrement dit : les modifications de la sensation sont sensiblement proportionnelles aux modifications des phénomènes physiques à l'origine des excitations, aussi longtemps que ces modifications restent très petites des deux côtés. Plus l'intensité d'une excitation augmente, plus l'écart entre les excitations *doit être grand* pour que lui corresponde une différence constante entre sensations. Mais cette formule logarithmique est avancée, est éprouvée, sans pour autant qu'on ait approfondi les conditions préalables de *mathématisation* de la sensation.

Dans aucune des méthodes expérimentales qu'il emploie pour mesurer les différences entre les sensations ou les différences de sensibilités aux variations des phénomènes physiques à l'origine des stimuli, Fechner ne satisfait les conditions logiques, *a priori* d'une mesure : à savoir déterminer comment l'on peut faire de la sensation une grandeur intensive, donc *dérivée*, comme pourrait l'être la température ou la densité en physique. Fechner traite la sensation *ipso facto comme une* grandeur sans avoir déterminé ses *propriétés quantitatives réelles*. C'est une chose de comparer des excitations données à des sensations données, c'en est une autre de *mesurer* ces relations et ce, même si la mesure présuppose la comparaison : pour qu'il y ait mesure, il faut bien que les phénomènes physiques et psychiques en questions aient des attributs ou des propriétés *quantitatives*, c'est-à-dire satisfassent à des conditions logiques fondamentales d'assignation numérique — en particulier, mais l'on ne peut pas s'y attarder ici, que les phénomènes soient homogènes, continus, divisibles. Or, nulle part Fechner n'interroge l'homogénéité de ses phénomènes psychiques qu'on appelle sensations, ni leur variation continue ou leur divisibilité. Autrement dit, nulle part il ne garantit ce qu'on appelle l'*homomorphisme*, l'identité formelle entre la structure mathématique qu'il a choisie, la fonction logarithmique, et la structure empirique considérée, la relation entre excitation et sensation — homomorphisme qui est la condition *sine qua non* d'une mesure. Cette tendance à plaquer tout simplement des formules mathématiques sur des phénomènes sans satisfaire aux conditions *a priori* de la mathématisation, ce qu'on appelé plus tard les axiomes de la

mesure, est typique de l'émergence des sciences humaines, dans leur première phase de positivité.

De nombreux travaux ont déjà fait la chronique des objections mathématiques suscitées, non seulement en Allemagne mais dans le reste de l'Europe, par l'apparition de cette discipline¹. En laissant de côté cet aspect maintes fois analysé, on voudrait plutôt inscrire ici la controverse autour de la psychophysique dans un autre cadre, celui de l'*ignoramus* formulé par Fechner quant à la psychophysique interne et ses conséquences pour la psychologie en général. C'est dans cette lacune que s'inscrit la psychophysologie de Wundt comme discipline originale.

La psychophysologie de Wundt et son concept d'inconscient

La psychophysologie de Wundt est une tentative de répondre aux principaux défauts du modèle psychophysique². Que fait Wundt ? Il creuse dans la grande lacune psychophysique : la prononciation de cet *ignoramus* et même de cet *ignorabimus* concernant le rapport entre la physique et la physiologie,

¹ En France, on dispose essentiellement de la thèse précieuse de Marcel Foucault, *La psychophysique*, publiée chez Alcan en 1901, et consacrée principalement aux questions relatives à la *mesure des sensations*, non seulement en Allemagne, mais dans le reste de l'Europe. Lui ont succédé un certain nombre d'ouvrages, presque essentiellement anglophones et germanophones — pour les travaux les plus récents, voir avant tout le volume remarquable de Michael Heidelberger, *Die innere Seite der Natur, Gustav Theodor Fechners wissenschaftlich-philosophische Weltauffassung*, Klostermann, 1993, dont on suit ici certaines analyses ; puis, pour l'histoire de la psychologie et de la mesure en psychologie : Donald Laming, *The measurement of sensation*, Oxford University Press, 1997, Joël Michell, *Measurement in Psychology : critical history of a methodological concept*, Cambridge University Press, 1999 (avec une bibliographie très complète sur la question des théories de la mesure) — ces trois auteurs inscrivent l'œuvre de Fechner dans le renouvellement de la philosophie de la nature de son époque ou dans l'extension du modèle classique de la *mathesis*, avec ses défauts concomitants.

² De Wundt, on suivra essentiellement ici les analyses les plus suggestives, développées dans les *Vorlesungen über die Menschen- und Thierseele*, Leipzig : L. Voss, 1863, 2 vols. Sur Wundt, la littérature en français se limite quasi essentiellement aux pages lumineuses de Théodule Ribot dans *La psychologie allemande contemporaine (école expérimentale)*, 1^{re} édition, Paris : G.-Baillière, 1879, pp. 215-297. Voir également, W. Rieber et alii, *Wilhelm Wundt in history: the making of a scientific psychology*, New York : Kluwer academic, 2001.

et spécialement la physiologie nerveuse, et corrélativement entre la physiologie et la psychologie (autrement dit la psychophysique interne).

Qu'est-ce qu'une psychologie physiologique, qu'est-ce qu'une psychophysologie apporte à la psychophysique, ou lui objecte plus précisément ? Quelle conséquence en particulier pour la base psychique adoptée en psychophysique ? La psychophysologie tente de penser précisément ce que la psychophysique interne s'interdisait de penser : les rapports du physiologique au psychique, à partir d'une compréhension nette des rapports du physique au physiologique. Pour les rapports du physique au physiologique, ils sont régis selon Wundt par un principe physique fondamental : le principe de conservation de l'énergie. Dans tout système physique passant d'un état correspondant à un temps t_1 à un état correspondant à un temps donné t_2 , la somme des forces vives et des forces de tension reste une constante¹. Or, un corps vivant mû dans une certaine mesure de l'extérieur, c'est-à-dire excité, n'échappe pas au principe de conservation de l'énergie : une excitation physiologique n'est pas simplement un transfert de matière ou de mouvement, mais un rapport physique qui respecte ce principe d'équivalence des forces (les phénomènes nerveux étant essentiellement de nature électriques, on peut mesurer l'excitation physiologique comme un certain rapport entre force vive et force de tension du système physiologique donné).

Une fois mobilisé le principe de conservation de l'énergie qui établit une proportionnalité stricte entre cause physique et effet physiologique, les rapports du physiologique au psychique sont naturellement amenés à respecter cette même loi de proportionnalité stricte qui entre alors en contradiction avec la loi logarithmique de Fechner. La psychophysologie ou psychophysique interne vient donc corriger les hiatus contenus dans la psychophysique externe (en l'espèce le jeu des effets de seuil). En réalité, pour toute stimulation physique donnée il existe un effet physiologique nerveux, et pour

¹ Une force de tension est, selon Helmholtz dans son célèbre mémoire (*Über die Erhaltung der Kraft, eine physikalische Abhandlung*, Berlin : G. Reiner, 1847), une force qui tend à mettre en mouvement un corps mais n'existe que lorsque le corps n'est pas en mouvement : le concept de force de tension devient alors l'équivalent mathématique de toutes les forces *non mécaniques*. Le principe de conservation de la force rebaptisé ultérieurement principe de conservation de l'énergie s'énoncera alors de la manière suivante : l'accroissement de la force vive d'un point matériel dans son mouvement sous l'influence d'une force centrale est égale à la somme des forces de tension correspondant à la variation de son éloignement ; ou, pour le formuler plus simplement : la somme de la force vive et des forces de tensions présentes dans un système est toujours une constante.

tout effet physiologique il existe un équivalent psychique. Il n'y a pas de seuil de sensibilité, ni absolu, ni différentiel, chez Wundt.

Autrement dit, Wundt oppose à la psychophysique un parallélisme strict du physique au psychique qui suppose que tout événement physique si ténu soit-il, soit nécessairement accompagné de son corrélat psychique, ce corrélat étant alors dans certains cas inaperçu, autrement dit inconscient : il s'agit bien d'un vécu, d'un événement psychique, mais celui-ci ne donne pas lieu dans une certaine mesure à la conscience de soi. C'est donc dans le cadre de la justification d'un parallélisme psychophysique strict et non tronqué, en un sens, comme celui que propose la psychophysique, qu'émerge le concept d'inconscient psychique qui nous a intéressé ici.

Avant de rentrer dans le détail de arguments de Wundt, il faudrait d'abord trancher (ou plutôt en l'espèce, refuser de trancher pour nous) une querelle de priorité. On a coutume d'attribuer à Helmholtz la paternité de la théorie des raisonnements inconscients¹. On sait que Helmholtz élabore sa théorie des inférences inconscientes, comme on les appelle, essentiellement dans son manuel d'optique physiologique paru en 1867, même si certaines de ses recherches qui remontent à 1855 et à la publication de *Über das Sehen des Menschen*, en aménagent les conditions de possibilité². Wundt consacre de son côté à l'hypothèse de la perception comme *unbewusster Schluss*, comme raisonnement inconscients, des développements importants et dans une certaine mesure plus systématiques que ceux de Helmholtz, à partir des années 1858. Dès cette date, essentiellement dans ses *Beiträge zur Theorie der Sinneswahrnehmung*, publié d'abord sous forme d'articles rassemblés ensuite dans un livre en 1862, Wundt s'efforce de délimiter une sphère de ce qu'il appelle l'*Unbewusstheit*³. En 1863, dans le premier tome de ses *Vorlesungen über die Menschen- und Thierseele*, Wundt consacre de nombreuses pages à la question des raisonnements inconscients, présentés dans une doctrine du sensible beaucoup plus étayée que celle de Helmholtz. Sans prétendre accorder à l'un ou à l'autre la paternité du concept, reste que Wundt, pour résumer, en parle plus et mieux que Helmholtz. Il est regrettable à ce titre qu'on ait toujours préféré l'interprétation de ce dernier dès lors qu'il s'est agi de penser ce concept.

¹ Pour une des présentations les plus récentes et les plus exhaustives, voir J. Bouveresse, *Langage, perception et réalité*, ed. J. Chambon, 1995, ch. 1 et 2.

² H. von Helmholtz, *Über das Sehen des Menschen*, Leipzig : Voss, 1855 ; *Handbuch der physiologischen Optik*, Leipzig : Voss, 1867 ; *Optique physiologique*, traduite par Émile Javal et N.-Th. Klein, Paris : V. Masson et fils, 1867.

³ W. Wundt, *Beiträge zur Theorie der Sinneswahrnehmung*, Leipzig : Winter, 1862.

Si l'on se penche ainsi sur la 4^e et la 5^e des *Vorlesungen* de Wundt, on peut retenir les arguments suivants. Le premier point et le point essentiel, c'est que la perception ou l'intuition sensible immédiate est toujours un phénomène complexe : mais ça n'est pas un phénomène donné comme complexe au sens que la *Gestaltpsychologie* pensera, c'est un phénomène dont la complexité tient aux opérations compositionnelles qui sont celles de l'esprit. Pour le dire simplement, pour Wundt, la perception d'un objet se présente comme la conclusion d'un raisonnement dont les prémisses *sont inconscientes* (entendre par ces prémisses essentiellement les sensations ici prises comme des jugements primitifs). La cinquième leçon (qui conclut en réalité des considérations précédentes) s'ouvre ainsi sur l'affirmation suivante : « L'intuition sensible se fonde déjà sur des séries de raisonnements ». Et un peu plus loin, Wundt avance que « les jugements primitifs qui établissent les caractères simples de la sensation, apparaissent [...] comme absolument inconscients »¹. Il s'agit bien évidemment ici pour Wundt de la reprise du concept leibnizien de petites perceptions, une reprise et une complexification. Mais en quel sens peut-on dire alors que Wundt va plus loin que Leibniz ?

Comment passe-t-on de la la perception sensible conçue comme phénomène complexe à la perception conçue comme *conclusion d'un raisonnement* ? Toute la 4^e leçon vise la résolution de ce problème. En effet, une telle affirmation engage la compréhension qui est celle du psychisme chez Wundt : la perception sensible est la conclusion de phénomènes psychiques antérieurs, dans la mesure où, en tant que phénomène psychique, elle possède des lois qui sont propres à tous ces phénomènes, et ces lois sont *logiques* — ce sont les lois qui nous apparaissent dans nos propres *consécutions psychologiques*. Pour Wundt, les lois simples qui structurent nos phénomènes mentaux ou psychiques *relèvent de la logique, et pas de n'importe quelle logique : de la logique inductive au sens où John Stuart Mill l'a fondée*. « La pensée consiste uniquement dans l'activité de raisonner »². Appliquée au sensible, elle est une machine à unifier, sous le postulat général de la régularité de la nature, les sensations qui se donnent à elle. Elle est une machine à opérer des syllogismes tronqués qui sont les syllogismes inductifs au sens de Mill. En d'autres termes, il faut supposer qu'il existe des raisonnements inconscients, car nos raisonnements sont *les lois de notre pensée*, et que notre pensée descend, comme l'implique le parallélisme psycho-physique, beaucoup plus profondément que nous le

¹ W. Wundt, *Vorlesungen*, *op. cit.*, p. 57.

² *Ibid.*, p. 56.

supposons en-deçà ou au-delà de la base phénoménale à laquelle nous prétendons nous tenir et qu'on appelle l'ensemble des jugements perceptifs. L'unité de base de la connaissance n'est pas le jugement, mais le raisonnement, et tout jugement n'est que la conclusion d'un raisonnement antérieur. C'est dans cette gigantesque machinerie ratiocinative que Wundt enferme sa doctrine du sensible.

Que retenir donc de la psychophysiologie de Wundt ? Une loi de continuité, fondée d'abord sur l'application du principe de conservation de l'énergie à la physiologie puis à la psychologie, qui impose de considérer la perception sensible comme un ensemble complexe. Sur quoi vient se greffer une structuration logique de la pensée, qui fait de la perception sensible elle-même comme effet la conclusion d'un raisonnement, toute consécution psychique prenant la forme d'un raisonnement. On a bien affaire chez le fondateur de la psychologie expérimentale à une sophistication de la loi de continuité qui aboutit à fixer une structure logique à la pensée, qu'elle déploie toujours en deçà du phénoménal lui-même. La pensée fonctionne logiquement, mais majoritairement de façon inconsciente, c'est-à-dire sans que les raisonnements qu'elle conduit soient élevés à la conscience de soi. C'est en ce sens que l'on peut parler d'un cas idéal-typique de passivité.

L'oubli de Wundt n'a rien d'un hasard : en fournissant l'une des meilleures contributions à la psychologie génétique, il achevait en réalité un chapitre d'une histoire de la psychologie qui allait être intégralement réécrite par Freud. Certes, le plus grand représentant de la psychologie génétique après lui, Jean Piaget, n'oubliera pas Wundt (c'est même l'un des auteurs qu'il cite le plus), mais ses propres succès nous le feront oublier.